

Zeitschrift: Schweizerische Zeitschrift für Soziologie = Revue suisse de sociologie
= Swiss journal of sociology

Herausgeber: Schweizerische Gesellschaft für Soziologie

Band: 6 (1980)

Heft: 2

Artikel: Rien de nouveau sous le soleil?

Autor: Vuille, Michel

DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-814463>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 17.05.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

Compte tenu de l'état actuel des connaissances dans ce domaine où les notions possèdent un flou, une polysémie entravant parfois la discussion, nous dirons pour terminer qu'il nous semble très urgent de mettre à l'épreuve les quelques hypothèses par un effort méthodologique et empirique.

BIBLIOGRAPHIE

- BISSERET, N. (1974), Langage et identité de classe : les classes sociales "se" parlent, *L'année sociol.*, 25 (1974) 237-264.
- BOURDIEU, P. (1977), "Algérie 60" (Editions de Minuit, Paris).
- BOURDIEU, P. (1980), "La distinction" (Editions de Minuit, Paris).
- CULIOLI, A. (1968), La formalisation en linguistique, *Cahiers pour l'analyse*, 9 (1968) 106-117.
- DACHET, F. (1975), Analyse des effets sémantiques produits dans une situation expérimentale, *Bull. C.E.R.P.*, XXIII – 1 (1975) 15-30.
- DESCHAMPS, J.C. (1977), "L'attribution et la catégorisation sociales" (Lang, Berne).
- DESCHAMPS, J.C. (1979), Psychosociologie des relations entre groupes et différenciation catégorielle, *Rev. suisse Sociol.*, 5 (1979) 177-199.
- DESCHAMPS, J.C. & PERSONNAZ, B. (1979), Etudes entre groupes 'dominants' et 'dominés' : importance de la présence du hors-groupe dans les discriminations évaluatives et comportementales, *Inf. Sci. Soc.*, 18 – 2 (1979) 269-305.
- DOISE, W. (1976), "L'articulation psychosociologique et les relations entre groupes" (A. De Boeck, Bruxelles).
- GOFFMANN, E. (1968), "Stigma, Notes on the Management of Spoiled Identity" (Pelican Books, New York).
- PLON, M. (1969), Quelques aspects des processus d'identification dans une situation expérimentale, *Bull. C.E.R.P.*, XVIII – 2 (1969) 99-116.
- TAJFEL, H. & FRASER, C. (1978), "Introducing social psychology" (Tajfel & Fraser, Eds.) (Penguin Books, Harmondsworth).
- TAJFEL, H. (1978), "Differentiation between Social Groups" (Academic Press, London).

6. Rien de nouveau sous le soleil?

Michel Vuille

Service de la recherche sociologique, D.I.P., Rue du 31-Décembre 6, 1207 Genève, Suisse

"Le lieu et le temps de la répétition, comme ceux de la conscience ou de la connaissance du passé, c'est la lumière du jour. La véritable nouveauté surgit la nuit, avec la renaissance de la lune. C'est en cela que, bien que soumise elle aussi au déterminisme du soleil (et donc, elle aussi, de ce point de vue sous le soleil), elle est vue pourtant comme l'indication de cet au-dessus du soleil où le nouveau peut arriver".

H. Atlan, Entre le cristal et la fumée.
Essai sur l'organisation du vivant.

Un dialogue interdisciplinaire est hasardeux, note C. Aubert en introduction à son texte intitulé "Sujet, objet, jouet" et on peut estimer que le terme "hasardeux" comporte ici une connotation négative (aventureux, aléatoire, imprudent...). Conférons immédiatement une valeur plus générale à cette remarque : tout dialogue (quel

qu'il soit) implique en effet des risques, des dangers pour les interlocuteurs — étant donné que les échanges verbaux se font toujours à travers des jeux de langage¹.

Mais le hasard est en même temps l'une des conditions de la production d'un discours non répétitif, qui n'exclut ni l'expression de la diversité des points de vue et la confrontation des idées, ni l'imprévisible, ni le conflit, bref la production d'un *discours vivant*.

Les découvertes récentes faites dans le domaine des sciences de la vie montrent par ailleurs avec force que la notion de hasard intervient désormais comme l'un des facteurs essentiels d'explication de l'organisation et de l'évolution du vivant. Ces considérations liminaires ne sont pas sans lien avec les réflexions que le présent ATELIER suscite. Je résume le débat épistémologique central qui s'en dégage sous la forme d'une question :

Quels aspects de la problématique "identité sociale — rapports de domination" la psychologie sociale expérimentale (telle que l'entend Deschamps) contribue-t-elle à éclairer et quelles dimensions laisse-t-elle hors de son domaine de préoccupations ?

Deux critiques déjà formulées méritent d'être rappelées et développées :

(1) *L'expérimentateur n'apparaît pas comme un acteur social*; sa position sociale et le rapport qu'il entretient avec ses "sujets" ne sont pas analysés. Relevons par exemple qu'au sous-chapitre 3.2 (Rapports de domination et identité de l'alter) Deschamps fait référence aux *sujets* d'une expérience visant à faire participer deux compères à une collecte de sang de la Croix-Rouge. Or l'expérimentateur a manipulé le statut des compères et cette manipulation a induit une différence dans la situation : "les *sujets* pensent que le compère de bas statut a été réellement convaincu par leur argumentation et que le compère de haut statut, considéré comme plus autonome, a agi pour des raisons qui lui sont propres". A l'évidence, il apparaît que les prétendus *sujets* sont moins sujets de et dans cette démarche expérimentale que ne l'est ... l'expérimentateur. Car qui attribue finalement la causalité interne ou externe à chaque compère si ce n'est la distinction statutaire opérée par le manipulateur des statuts, donc le psychologue social lui-même ? C'est lui qui représente le tiers exclu — il est en l'occurrence le troisième pôle d'une relation en apparence dyadique mais en réalité triadique. Ce que cette expérience montre, c'est que dans nos sociétés la Science et ceux qui la font possèdent un réel pouvoir, pouvoir qui comme partout et toujours reste à dévoiler... L'expérimentateur possède suffisamment d'as-

¹ On peut attribuer trois sens au moins à l'expression "jeux de langage", le troisième est rarement mentionné comme tel :

- (1) le plaisir de jouer avec la langue, soit individuellement, soit en groupe (invention de tournures, création de mots et de significations, etc.);
- (2) la maîtrise du langage savant qui passe par un certain rapport à la langue et qui s'inscrit dans un mode de relation compétitif (cf. par exemple Bourdieu et Bernstein : code élaboré, distanciation, originalité de l'énoncé linguistique, etc.);
- (3) jouer avec "alter" à travers le langage pour le dominer ou à tout le moins pour le contraindre à se dévoiler, en courant soi-même le risque d'être dominé ou à tout le moins d'être contraint à se dévoiler.... "C'est que parler est combattre, au sens de jouer, et que les actes de langage relèvent d'une agonistique (lutte) générale" (Lyotard, 1979, 23).

cependant sur ses “sujets” pour que ceux-ci se soumettent à ses consignes, et, de plus, il a le pouvoir de définir les règles du jeu en se plaçant hors du jeu².

(2) *Les processus de formation ou de perte d'identité sont plus intéressants à analyser que l'identité vue comme une étiquette définitivement fixée*; l'ordre des choses sociétal construit par Guillaumin — avec un sujet social dominant (adulte, blanc, mâle, bourgeois, sain d'esprit et de mœurs) imposant aux dominés sa définition comme norme — est repris tel quel par Deschamps. On peut certes se référer aux rapports de production qui caractérisent le système capitaliste et situer au niveau de la société globale les “bourgeois” du côté du Pouvoir et les “prolétaires” du côté du Non-Pouvoir. Mais de là à affirmer que “le dominé, à l'encontre du dominant, est alors pris entre le moi que le dominant lui signifie qu'il est et le moi référence que le dominant a imposé et que dans un même temps il l'empêche d'être”, c'est raisonner comme si la formation d'une identité se déroulait à l'articulation de deux niveaux de la réalité sociale seulement, la classe sociale et l'individu. Or le *petit groupe* (milieu familial, scolaire, professionnel, de voisinage, de loisirs, etc.) est le lieu par excellence des contacts, des interactions, des échanges de tous ordres et quotidiens entre individus. Et même s'il est traversé par de multiples influences exogènes (notamment macrosociales), il n'en reste pas moins le cadre privilégié où s'originent et se développent les prises ou les assignations d'identités³. Que sur le plan de sa réflexion théorique un psychologue social néglige ce niveau intermédiaire me semble pour le moins paradoxal ! Il ne s'agit évidemment pas de tomber dans l'excès qui consisterait à faire du petit groupe le cadre de référence unique auquel tous les faits sociaux ayant trait au couple “identité-pouvoir” seraient ramenés. Mais, pour ce qui concerne la formation d'identités, le milieu proche constitue indéniablement un point d'entrée heuristique, en ce sens qu'il permet *l'observation de rapports sociaux concrets* et l'analyse de leur évolution dans le temps : genèse et processus de structuration des relations dans le groupe, permanence et changement de son organisation, projets et stratégies de ses membres, etc. Sans négliger le fait que les identités sociales des individus et des groupes se construisent, se modifient ou se détruisent dans leurs relations à d'autres individus et groupes et à différents pouvoirs (politique, économique, judiciaire, scientifique, syndical, médical, militaire, administratif; groupes d'influence et de pression, etc.). Rappelons simplement que les travaux de Foucault et de Touraine (pour ne citer que deux auteurs importants) ont contribué à modifier sensiblement les représentations traditionnelles de la Société industrielle élaborées soit par les tenants de la suprême-théorie ou de l'empirisme abstrait, soit par les philosophes marxistes et les théoriciens critiques : d'une part, la société se produit toujours en même temps qu'elle se reproduit, d'autre part,

² “Tout pouvoir de violence symbolique, i.e. tout pouvoir qui parvient à imposer des significations et à les imposer comme légitimes en dissimulant les rapports de force qui sont au fondement de sa force, ajoute sa force propre à ces rapports de force” (Bourdieu & Passeron, 1970, 18).

³ L'importance des petits groupes a été mise en évidence dans nombre d'études classiques; citons parmi elles R. Hoggart, “La culture du pauvre”; W.F. Whyte, “Street Corner Society”; E. Katz & P.F. Lazarsfeld, “Personal Influence”.

il existe une multitude de lieux de pouvoirs formels et informels. Dès lors, il est peu probable qu'une catégorie ou qu'un groupe de gens se trouve toujours et partout en situation de Pouvoir et à l'opposé toujours et partout en situation de Non-Pouvoir; dès lors, cela ne peut manquer de modifier le sens des réflexions et des recherches faites dans ce domaine.

Les trois premiers commentateurs de "L'identité sociale et les rapports de domination" ont tous à leur manière critiqué l'option positiviste, a—historique et finalement conservatrice de Deschamps. Il n'est pas douteux en effet qu'à insister sur l'équilibre et la permanence (présumés) des structures psychiques ou sociales on *INDUISE une représentation statique de la société où les actions, les tensions, les processus, les mouvements et les changements sociaux ne trouvent pas place*. Les institutions, les organisations, le droit, l'Etat, le sexe, l'âge, l'appartenance de classe, etc., sont il est vrai des points de repère nécessaires pour indiquer la position actuelle des individus et des groupes dans le cadre de la "structure sociale hiérarchisée", mais il est tout aussi vrai de dire que ces *indicateurs* utilisés pour eux-mêmes ne peuvent renvoyer qu'à un ordre social réduit à ses aspects formels, statutaires et abstraits.

Il y a vingt ans déjà que, dans son dialogue avec les marxistes, Sartre a développé dans "Questions de méthode" des arguments au sujet du subjectif et de l'objectif, du micro et du macrosocial qui n'ont pas perdu leur pertinence et méritent d'être cités : "Il y a deux façons de tomber dans l'idéalisme : l'une consiste à dissoudre le réel dans la subjectivité, l'autre à nier toute subjectivité réelle au profit de l'objectivité. La vérité, c'est que la subjectivité n'est ni tout ni rien; elle représente un moment du processus objectif (celle de l'intériorisation de l'extériorité) et ce moment s'élimine sans cesse pour renaître sans cesse à neuf" (49-50). Pour que la philosophie et la science sociales puissent rendre compte de *l'expérience sociale et historique*, Sartre rejette dos à dos les concepts issus de l'idéalisme bourgeois ou du matérialisme mécaniste; il préconise de saisir la complexité des pratiques sociales d'une manière dialectique, i.e. *au niveau du concret*, où la subjectivité et l'objectivité sont les deux faces indissociables de l'action humaine : "Seul, le projet comme médiation entre deux moments de l'objectivité peut rendre compte de l'histoire, c'est-à-dire de la créativité humaine. Il faut choisir. En effet : ou l'on réduit tout à l'identité (ce qui revient à substituer un matérialisme mécaniste au matérialisme dialectique) — ou bien l'on fait de la dialectique une loi céleste qui s'impose à l'Univers, une force métaphysique qui engendre par elle-même le processus historique (et c'est retomber dans l'idéalisme hégélien) — ou bien l'on rend à l'homme singulier son pouvoir de dépassement par le travail et l'action. Cette solution seule permet de fonder DANS LE RÉEL le mouvement de totalisation : la dialectique doit être cherchée dans le rapport DES hommes avec la nature, avec les "conditions de départ" et dans les relations des hommes entre eux. C'est là qu'elle prend sa source comme résultante de l'affrontement des projets" (137-140).

La notion de projet n'élimine nullement les contraintes que le "système social" fait peser sur chaque individu, mais elle pointe le devenir, le dépassement, la liberté possibles. Sartre exprime encore ainsi l'enjeu lié à la créativité humaine : "*Je crois qu'un homme peut toujours faire quelque chose de ce qu'on a fait de lui*".

Cette petite phrase nous met finalement en garde contre les interprétations unilatérales et réductrices qui voudraient étiqueter les gens comme Sujets ou comme Objets en fonction de leur héritage génétique, de leurs dons, de leur origine sociale ou de leur handicap socio-culturel, etc. Les explications déterministes toujours renaissent de leurs cendres, sous des masques différents !

Ces remarques nous conduisent-elles à faire alors de la distinction “sujet vs. objet”, un faux problème ? Ma réponse n’est que partiellement affirmative. Parce que dans les sociétés dites libérales, l’autonomie de la personne est en effet largement reconnue comme une valeur. L’hypothèse que formule à cet égard Deschamps — à savoir que l’accès à l’individualité est gage d’un accroissement de distinction ou de prestige et que l’individualité est inégalement distribuée au sein de la société — me semble féconde et elle mériterait d’être mise à l’épreuve d’une recherche empirique ...

D’autre part, l’hypothèse en question mériterait d’être “réajustée” (ce que suggère Hadorn dans sa critique) : la psychologie sociale, la sociologie doivent analyser le “fait social” exprimé par les termes “individu, individualisation, individualité, individualisme” comme une valeur (voire dans certains milieux comme une norme). La problématique de recherche doit dès lors s’élaborer autour de *l’existence de ce mode de valorisation* (localisé dans certaines couches sociales), mais le chercheur ne doit pas tomber dans le piège d’en faire a priori une valeur universelle (généralisation abusive). Car, ce faisant, il s’expose à succomber à “la tentation métaphysique d’une philosophie du Sujet”, (Cesari, 1979, 10).

Pour une personne en situation, le *PLUS* de déterminisme (causalité externe) ou le *PLUS* de liberté (causalité interne) *ne sont pas le fait de sa seule volonté consciente* (Aubert l’illustre à travers la question de la généalogie et de la filiation). Sur ce point, Atlan (1979) propose une explication qui ajoute un second éclairage au projet de l’acteur social, sa dimension inconsciente : “le véritable vouloir, celui qui est efficace parce que celui qui se réalise (...) est inconscient. Les choses se font à travers nous. Le vouloir se situe dans toutes nos cellules, au niveau très précisément de leurs interactions avec tous les facteurs aléatoires de l’environnement. C’est là que l’avenir se construit.

Inversement, la conscience concerne d’abord le passé. Il ne peut y avoir en nous de phénomène de conscience sans connaissance, sous une forme ou sous une autre (...) un phénomène de conscience est une présence de connu. Or, il ne peut y avoir de connu que du passé” (140). Le vouloir inconscient (tourné vers l’avenir) et la mémoire consciente (issue du passé) interagissent pour produire ce qu’Atlan nomme des phénomènes hybrides et seconds : la *CONSCIENCE VOLONTAIRE* et le *DÉVOILEMENT DE L’INCONSCIENT*.

Si l’on admet le bien-fondé de la double “détermination” de l’action humaine (mémoire consciente et volonté inconsciente), on ne peut manquer d’être frappé par nombre d’études sur le développement et la socialisation des jeunes — formation de la personnalité, recherche d’identité, etc. — qui ne traitent en fait que de la *conscience volontaire* de l’enfant ou de l’adolescent. Tout se passe en effet comme si la référence à l’inconscient (celui du jeune !) ne devait être faite qu’en cas de difficulté

ou de crise ressentie par les agents de socialisation qui attribuent alors la faute “au manque de motivation profonde...”. Il est superflu en revanche de faire un “détour” par l’inconscient lorsque les agents de socialisation ont affaire à des jeunes “qui savent ce qu’ils veulent et savent se donner les moyens d’aller là où ils veulent aller”.

Si l’on admet aussi le bien-fondé de la double “détermination” de l’action humaine, on ne manquera pas de s’interroger aussi sur la pertinence et la fécondité possible d’une démarche expérimentale qui focalise son attention sur les X réponses fournies à la question “qui suis-je?”. Non pas que la question soit sans intérêt ou stupide, mais que penser du mode d’interprétation des réponses suscitées par l’application du Twenty Statement Test? Interprétation au demeurant sans commune mesure avec l’ambition de ses utilisateurs qui en font la pierre angulaire de leur démarche sous-tendue par l’hypothèse que “la conduite d’un individu découle de son identité et son identité découle de la position qu’il occupe dans la société”⁴.

A la fin de son article, Aubert note que “... c’est peut-être un des privilèges ambigus du “dominé” que d’avoir à créer un ordre du monde pas encore pensé”. Cela me paraît d’autant plus vrai aujourd’hui qu’après la mort de Dieu et la mort de l’Homme (humanisme classique), une société nouvelle et en parallèle un nouveau paradigme scientifique (au sens de Kuhn) sont à inventer. Mais il faut se garder d’attribuer des pouvoirs démesurés à la science. Car, comme le soulignent Gros, Jacob et Royer, “Evolution scientifique et évolution sociale sont bien évidemment liées sans toutefois se confondre. Quoi que puissent penser les scientifiques, ce n’est pas le plus souvent la science qui joue le rôle moteur. Il suffit pour s’en convaincre de constater que les guerres représentent un moteur autrement puissant” (15).

Associer science et pouvoir signifie peut-être, comme l’exprimait un slogan de Mai 68, “l’imagination au pouvoir”, mais il importe de rappeler que le pouvoir ne peut pas être dissocié de la mort (réelle ou symbolique) ... A la lancinante question de savoir qui pourrait désormais créer un ordre du monde pas encore pensé, L.V. Thomas donne la réponse suivante en conclusion à son ouvrage “Mort et pouvoir” : “... si un sursaut vient à secouer ce monde aliéné au pouvoir de la mort, l’impulsion peut surgir de l’affirmation de ceux qui, par leur sexe, leur âge, leur race ou leurs options idéologiques, ne s’intègrent pas totalement dans la routine du système. Telles sont les femmes dans la mesure où elles ne sont pas, comme les hommes, coincées corps et âmes dans le circuit production-consommation et excitées par la revendication du pouvoir phallocratique” (202).

Il reste aux scientifiques à prouver qu’il n’y a rien de nouveau sous le soleil et que c’est avec la renaissance de la lune que le nouveau peut arriver !

⁴ Notons au passage qu’il n’a pas fallu moins de deux mille huit cents pages à Sartre pour répondre à la question : que peut-on savoir de Gustave Flaubert, aujourd’hui ? (cf. “L’idiot de la famille”).

BIBLIOGRAPHIE

ATLAN, H. (1979), “Entre le cristal et la fumée. Essai sur l’organisation du vivant” (Seuil, Paris).

- BOURDIEU, P. & PASSERON, J.C. (1970), "La reproduction" (Editions de Minuit, Paris).
- CESARI, G. (1979), "Psychiatrie et pouvoir. La tête et la queue du serpent" (Anthropos, Paris).
- GROS, F.; JACOB, F. & ROYER, P. (1979), "Sciences de la vie et société" (La Documentation française, Paris).
- HOGGART, R. (1970), "La culture du pauvre" (Editions de Minuit, Paris).
- KATZ, E. & LAZARFELD, P.F. (1955), "Personal Influence" (The Free Press, New York).
- LYOTARD, J.F. (1979), "La condition postmoderne" (Editions de Minuit, Paris).
- SARTRE, J.P. (1960), "Questions de méthode" (Gallimard/idées, Paris).
- SARTRE, J.P. (1971), "L'Idiot de la famille" (Gallimard, Paris).
- THOMAS, L.V. (1978), "Mort et pouvoir" (Petite Bibliothèque Payot, Paris).
- WHYTE, W.F. (1943), "Street Corner Society" (The University of Chicago Press, Chicago and London).

